

SCÈNE « *Septembre blanc* »

A l'américaine

Il y a dans ce texte du très féroce écrivain américain de *Bash* (vu récemment au Studio des Champs-Élysées) le poids d'une artificieuse démonstration.

Méchant comme il aime l'être, Neil LaBute, s'en prend aux « héros » des tours jumelles de Manhattan. Il imagine un homme qui aurait dû assister à une réunion le 11 septembre et ne s'y est pas rendu, préférant ce jour-là, retrouver sa maîtresse... LaBute en profite pour nous asséner ce qu'il pense de l'Amérique. Hommes, femmes, il n'y en a pas un pour racheter l'autre !

Ben Harcourt est resté chez Abby Prescott, sortie faire trois courses. Son portable ne cesse de sonner. Il sait que sa femme, ses filles s'inquiètent. Il ne répond pas. Il fait le mort. A cette maîtresse de douze ans son aînée qui est aussi son supérieur hiérarchique, et revient couverte de la poussière du deuil (*Septembre blanc*), il tente de proposer un étrange marché. Mais sans véritable conviction. Comme le velléitaire, le lâche, même, qu'il a toujours été.

L'heure est donc avec Abby Prescott aux règlements de comptes. Neil LaBute, décidément très mal luné lorsqu'il a écrit *The Mercy Seat* (« Le Siègne de miséricorde »), croque une femme épouvantablement précise dans ses ressentiments et qui analyse avec une complaisance de lectrice de magazines de psychologie à trois sous, ses ébats sexuels avec ce Ben Harcourt qui a pu lui sembler si « pratique ».

Siège de miséricorde : table d'or qui surmonte l'Arche d'alliance et sur laquelle on asperge en une cérémonie an-

nuelle, le sang des victimes... L'allusion fonctionne comme le clin d'œil d'un auteur qui n'est pas un sot. Mais il se concentre trop sur l'affrontement du couple illégal et ne parvient pas à arracher ses personnages à une trivialité certaine.

Dans de grands fauteuils club, quelques images brouillées projetées parfois derrière eux, les protagonistes doivent se soumettre à ces échanges totalement artificiels (traduction de Bernard Hœpffner) qui sont au cœur de la pièce. Simona Maicanescu, volontairement sèche et raisonneuse, terrible comme la veut Neil LaBute, ne manque pas de cran : c'est délicat de jouer un personnage qui n'est pas fondamentalement sympathique ! La comédienne est excellente et assez drôle. Face à elle, Xavier Gallais, dans le va-et-vient de l'inconstance plus que de la panique, donne lui aussi une image courageuse d'un type auquel on a bien du mal à s'intéresser vraiment. Claude Baqué, qui signe la mise en scène, s'appuie d'abord sur la présence des deux interprètes qui sont de très bons comédiens.

Mais LaBute est trop méchant, trop négatif. On ne croit pas à cet échange. Il n'a aucune compassion pour ses personnages, il est difficile d'avoir pour eux la moindre empathie.

A. H.

Théâtre de l'Athénée,
salle Christian-Bérard,
à 19 heures le mardi,
20 heures du mercredi au samedi,
16 heures dimanche.
Jusqu'au 10 mai.
Tél. : 01.53.05.19.19.